

## Pont Lasveyras 16 février 1944

**Au fil des parutions**, les *Cahiers Margerit* proposent une rubrique « Histoire 1939-1945 » qui se veut préservation de la mémoire, recherche de vérité, réparation d'oublis, information de jeunes lecteurs. Remontant le cours de ces *Cahiers*, on trouvera :

- Le drame de janvier 1944 à Treignac, en Corrèze.
- Les aventures inimaginables du baroudeur Bob Maloubier.
- La vie passionnante et le sacrifice d'Arsène Bonneaud, savant reconnu, chercheur inlassable qui se fit médecin pour le plaisir, tout en enseignant à ses futurs confrères les bases de la physique biologique.
- L'assassinat en camp de concentration du poète à l'enfance creusoise Louis Mandin (martyrisé comme Saint-Pol-Roux), de son épouse et de leur ami, le docteur Lafaye, de Saint-Étienne-de-Fursac.
- La vie exemplaire et la mort précédée de tortures déshonorantes, ignominieuses de Louis Moreau, fils de gantier de Saint-Junien, inspecteur primaire en Haute-Vienne puis en Seine-et-Oise où il dirigea la Résistance. Vendu à la Gestapo pour 60 000 francs de l'époque (Jacques Villégier).
- La vie cachée à Limoges du russe résistant Joseph Ratz.
- Les combats du Maquis Foch en Charente et à la Rochelle. Parmi les volontaires, Jean Vergnaud, bien connu et tellement apprécié des lecteurs des *Cahiers Robert Margerit*.

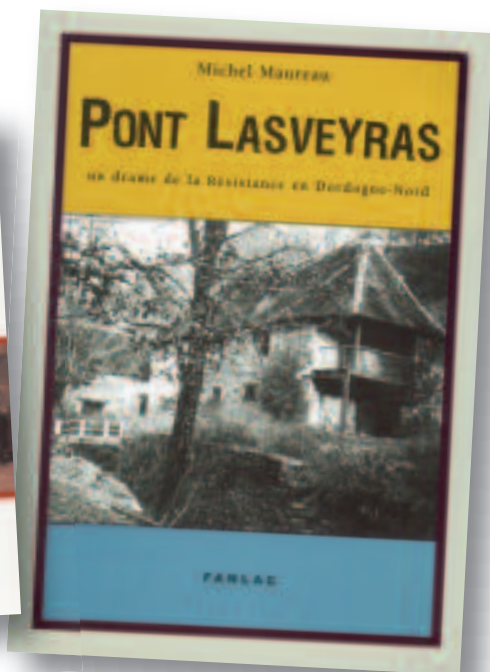
Histoire 1939-1945

- *Les Carnets d'Oflag* et autres ouvrages du voisin charentais Georges Hyvernaud ; l'anti épopée qu'il est bon de lire et de dévorer.
- *Pendaisons de Tulle. Crime sans châtement*, quatrième et dernier volume d'une série écrite par Bruno Karthausser.
- *Maquis et guérillas en Limousin*, ouvrage de Jacques Odru, responsable F.T.P. les historiens devraient avoir lu ce livre au franc parler parfois surprenant.
- *Jeudi Saint*, un petit chef-d'œuvre de Jean-Marie Borzeix : Bugeat va vivre « une journée ordinaire dans le déroulement du génocide ».
- *Les résistants du Bourg d'Hem*. Daniel Dayen et Michel-Roger Augéard nous offrent une étude sur deux des plus célèbres résistants du Limousin qui vécurent sans se connaître dans une belle bourgade creusoise.

\*  
\* \*

**Revenons à Michel Maureau et au Pont Lasveyras.** Comme nous le signalons dans notre *Cahiers XVI*, son étude était d'une telle dimension que nous avons décidé de la scinder, en réservant :

- Aux *Cahiers*, le récit du drame et ses à-côtés : la marche de l'amour à la mort de sœur Philomène, et le havre de Clairvivre.
- À notre site internet, la présentation de l'auteur et des acteurs, les résistants et leurs tortionnaires.



## L'auteur

**Michel Maureau**, instituteur à Tourtoirac, menait avec ses élèves des travaux d'histoire contemporaine qu'il voulut illustrer par des sorties sur les lieux de mémoire, le Pont-Lasveyras étant leur cible. Des parents accompagnaient les élèves et, peu à peu, se mêlèrent aux visiteurs des acteurs célèbres, désireux d'offrir leurs témoignages aux historiens en herbe. Le commandant René Tallet-Violette était l'un d'eux.

Pour Michel Maureau, une passion née par une pluvieuse journée de l'hiver 1975, s'est transformée en une quête ininterrompue de bientôt quarante années, tant il est difficile d'accéder à la vérité, ou de cerner quantité de vérités dissimulées dans autant de questions dont beaucoup sont encore sans réponse.

Le défrichage ininterrompu d'un auteur insatisfait permettra tout de même à son lecteur de comprendre et revivre une tragédie qui est massacre prémédité.

Michel Maureau a prononcé plusieurs discours, au fil des ans, sur les lieux du drame, à la demande du président de l'Amicale des Anciens Maquisards du Bataillon Violette. On peut en extraire quelques phrases :

« La Colonne était commandée par un capitaine S.S., Barclès, d'après le témoignage de Raymond Pivert, neveu de Raoul Audrerie, chef militaire du maquis de la région. D'autres témoignages donnent comme chef de la horde un nommé Hohl, qui aurait été condamné à mort après la libération, par un tribunal de Limoges.

« Toujours est-il que le Moulin est encerclé, que nos jeunes sont pris dans la masse, sans armement suffisant pour espérer riposter avec assez de force à la puissance de l'ennemi, sans espace suffisant pour espérer esquisser une manœuvre de repli. Croyant avoir affaire à des soldats, ils se rendent...

« Et alors, comment ne pas se demander à quoi peut penser un jeune gars de vingt ans qui comprend, alors que l'écoulement du temps n'a plus de signification, qu'il va mourir là, au bord de l'impétueuse Auvézère, dans un décor sinistre, que sa vie va s'arrêter, déjà, alors qu'elle n'a pas vraiment commencé...

« L'ennemi veut en finir. Il va alors s'acharner pour tuer, défigurer, martyriser, comme il s'acharnera quelques mois plus tard à Tulle, à Rouffignac ou à Oradour-sur-Glane.

« Dès que les loups se sont retirés, tous ceux qui ont entendu le bruit des armes, se rendent sur les lieux du massacre et découvrent ce spectacle atroce et insoutenable de ces jeunes défigurés qui ont vu venir la mort les faucher au printemps de leur vie. L'un d'eux semble encore en vie. Le docteur Lacôte s'affaire. Le professeur Fontaine, à Clairvivre, redonnera la vie à André Cubertafond.

« Nous sommes là, délégués, pour écrire dans le cœur des générations futures, ce que Lucie Aubrac appelle « une généalogie de l'honneur »

- Tant que nous penserons à eux, ils ne disparaîtront pas.
- Tant que notre Amicale d'anciens perdurera, ils resteront à nos côtés.
- Tant que vous répondrez « Mort pour la France » à l'évocation de leur nom, ils vivront encore.



## Les Résistants

Une importante documentation fournie par Michel Maureau permet d'établir une liste des résistants gravitant dans la zone du Pont Lasveyras :

**SERRE Charles** dit Yvette, Barraud ou Barreau. Il est né le 25 septembre 1901 à Paris. Il est décédé le 1<sup>er</sup> avril 1953 à Champagnac-de-Belair, en Dordogne, sa ville d'adoption où il est notaire. Il est immédiatement et sans partage à l'origine de la Résistance au sein du mouvement «Combat» puis participe à la création du mouvement «Libération» en Dordogne. Toutes ces activités attirent l'attention de l'occupant. Il sent que ses jours d'homme encore libre sont comptés. Le 15 juillet 1943, il organise chez lui, à Champagnac, une réunion des premiers «chefs» AS et ORA de la Résistance en Dordogne-Nord. Il en sort, l'organigramme de ce qui va devenir, lors des combats de la Libération, la prestigieuse «Brigade RAC» dont Rodolphe Cézard prend le commandement. La «Brigade» a trois Bataillons : Le premier sous les ordres de Robert-Pol Dupuy, le deuxième sous le commandement de Roger Vieugeot et le troisième avec l'intrépide René Tallet-Violette. (voir ces noms).

Il devient membre du Conseil national de la Résistance et ce qui devait arriver, arrive. Charles Serre est arrêté avec son épouse par la police allemande le 22 janvier 1944. Pour lui, c'est Fresnes, Dachau puis Neckarguerack où son comportement est admirable. Il est libéré par les Américains le 22 mars 1945.

Son état de santé resté fragile, il n'en reprend pas moins de nombreuses activités d'homme politique au sein du parti communiste et de journaliste. Il est appelé à prendre la direction du journal *Combat*. Mais la mort ne lui en laisse pas le temps et ce Compagnon de la Libération et Chevalier de la Légion d'Honneur décède le 1<sup>er</sup> avril 1953. Permettez-moi d'ajouter que l'évêque de Périgueux, pour des raisons restées obscures, refuse à ce croyant des obsèques religieuses.

Histoire 1939-1945

**TALLET René** dit Violette. Il est né le 1<sup>er</sup> avril 1919 à Sarlande, dans le nord Dordogne. Il est décédé le 21 novembre 1984 à Libourne et inhumé dans son village natal. Après des études secondaires au collège d'Excideuil (Dordogne), il est appelé au service militaire à Périgueux puis à Rochefort où il devient, selon ses souhaits, pilote de chasse. Retour à la terre où, avec son frère Émile-Milou, il va mener de pair une vie d'agriculteur et de Résistant. Il a 25 ans lorsqu'il prend le commandement de son bataillon. 25 ans, l'âge des généraux de la Révolution. Mais Rac ne s'est pas trompé dans son choix. Le bonhomme a de l'énergie à revendre. C'est un meneur d'hommes et le charisme fait le reste. Lisons ces quelques phrases écrites par un des siens, avocat dans le civil et un de ses lieutenants né en 1904 de 20 ans son aîné, dans l'ouvrage *Bataillon Violette* :

« Quand le capitaine Paul Selvez (commandant la 12<sup>e</sup> compagnie du bataillon Violette et tué à l'ennemi à la bataille du Pizou, sur l'axe Périgueux-Bordeaux), avant

l'attaque de Périgueux, vient le 15 août 1944 dans la cour de la gare d'Agonac (petite commune à une dizaine de kilomètres au nord de Périgueux), où se trouve le P. C. de Violette, présenter sa compagnie qui descend de camions, il claque des talons et salue dans la forme la plus réglementaire qui soit. Selvez, classe 1915, quarante-neuf ans en 1944, capitaine d'état-major de réserve, cité à l'ordre de l'armée pendant la Première Guerre Mondiale, se mettant au garde-à-vous devant un jeune de vingt-quatre ans de moins que lui, à peine aspirant en 1940 mais commandant de son bataillon, c'est tout un symbole.»

Mais, au risque de quelques répétitions, continuons à faire plus ample connaissance avec celui que personne n'a oublié et qui, le 16 février, continue à recevoir un hommage appuyé de la part de ses anciens compagnons et de leurs descendants. Ainsi, dans *Résistants du Périgord* paru aux Éditions Sud-Ouest, page 558, les auteurs écrivent :

« Tallet commande le 3<sup>e</sup> bataillon de la brigade Rac, des terres limousines jusqu'aux rivages de l'océan atlantique, avec cette autorité naturelle, du haut de ses 25 ans de jeune agriculteur. D'un tempérament audacieux, il mène son unité partout où le besoin s'en fait sentir. Des premiers réfractaires inorganisés en 1943, il a fait une formation très réglementaire au sein de la brigade. Il est un des premiers à entrer dans Périgueux, le 19 août 1944. Il décide de poursuivre les Allemands et les « accroche » au Pizou où le bataillon compte neuf morts dont le capitaine Selvez. Il infléchit sa marche et se porte vers Angoulême puis sur Cognac et Saintes que l'ennemi ne se décide pas à abandonner. Les Allemands tentent un retour en force et un violent combat s'engage. Les Résistants, malgré leurs pertes, restent maîtres du terrain. Parmi les blessés, Robert Missègue dont le frère Pierre été tué au Pont-Lasveyras».

Tallet est en désaccord avec la stratégie suivie par l'état-major. Au lieu de « patiner » sur place, il souhaite talonner l'ennemi encore désorganisé par ses défenses tournées vers le large. Il n'en est pas fait ainsi. Le colonel Adeline (commandant militaire de Dordogne-Sud) déclarera par la suite : « Je me demande si mes Maquisards me pardonneront jamais de leur interdire ce succès. »

En fait, Adeline ne fait qu'obéir à des ordres venus du haut état-major et qui expliquent également les sièges de Royan et de La Rochelle. Tout le monde sait, à ce moment-là que la guerre est gagnée et abandonner les garnisons allemandes à leur triste (?) sort n'aurait en rien menacé les arrières ennemies. Mais le problème relève de la stratégie générale : de Gaulle craint un coup de force communiste dans ce Sud-Ouest aux mains de ces va-nu-pieds qui, nés dans les sombres sous-bois aquitains, mènent une incertaine vie de tranchées sur le front de l'Atlantique avant de s'élancer au grand soleil de l'Océan pour s'emparer d'Oléron et de Ré. Ainsi les maquis sont fixés et de Gaulle n'a rien à craindre de ce que les Allemands appelaient « la petite Russie ». Après guerre, Tallet reprend sa vie de cultivateur tout en s'essayant, modestement, à la vie politique sans grand succès. Le monde est redevenu impitoyable. Avait-il vraiment cessé de l'être ?

**CÉZARD Rodolphe** dit Rac, surtout connu sous ce pseudonyme. Il est né le 3 janvier 1916 à Hayange, en Moselle. Il décède à Metz le 23 septembre 1984. Il a 28 ans lorsqu'il prend la tête de « sa » brigade puis du 50<sup>e</sup> R.I. !

Réfugié lorrain, il habite à Thiviers. Fait quelques petits boulots. Bachelier à 17 ans, ayant pour but de préparer Polytechnique, il en est empêché par la mort de ses parents. Il s'engage alors dans l'armée, y prépare les E.O.R. et devient aspirant (28<sup>e</sup> sur 78) puis sous-lieutenant. Avant que l'exode



ne l'amène en Dordogne, il est fait prisonnier puis relâché en qualité de Lorrain. Mais il sent qu'un étau est en train de se fermer autour de lui. Pas question de se laisser prendre. Alors il prend les devants en s'engageant dans l'armée d'armistice, affecté au 15<sup>e</sup> régiment d'artillerie à Castres puis muté à l'école militaire à Nîmes. Il est démobilisé le 27 novembre 1942, arrive en Périgord pour fuir l'armée allemande qui vient de pénétrer en zone dite libre, après le débarquement des alliés en Afrique du Nord. En décembre, il prend les premiers contacts avec la Résistance de Dordogne-Nord (voir Serre, mais aussi Boucharel, Ségui, Barnalier dit Régine, Lautrette et bien d'autres) mais les ennuis n'ont pas encore vraiment commencé. La Résistance va vite être l'objet de la fureur nazi et un objectif à détruire en priorité. La Dordogne va connaître le pire avec le « ratisage » que lui impose la division Brehmer, laissant derrière elle un sillon de morts.

« *Nacht und Nebel* » (décret du 3 décembre 1941), en Français « Nuit et Brouillard ». La machine à tuer s'est mise en route. Elle ne s'arrêtera que dans les ruines d'un quelconque bunker.

Pour Rac, les affaires sérieuses et risquées deviennent de plus en plus fréquentes et risquées. Il va faire face avec son sens de l'organisateur qu'il est. Ce qui sera l'organigramme de « sa » Brigade commence à prendre forme en ce début 1944. Les hommes dont il s'entoure ne failliront pas. Ils « sont » du coin pour la plupart, paysans pour beaucoup. Violette me disait un jour que sans leur aide, le maquis n'aurait jamais pu exister. Et ces paysans seront d'autant plus précieux qu'ils ne sont pas touchés par le S.T.O. Hitler a faim. Il a aussi besoin de bois de toutes sortes. La production française lui est indispensable. Le mot « paysan » sera une sorte d'*ausweis* qui permettra à un jeune de rester en France en toute légalité avant qu'il ne rejoigne des groupes

de maquisards ! Et puis « Les sanglots longs de l'automne bercent mon cœur d'une langueur monotone ». Le débarquement en Normandie ! Ils arrivent ! La brigade Rac est de suite opérationnelle et mène ses premières escarmouches dès le matin du 6 juin avec l'intrépide René Tallet qui piaffe d'impatience depuis trop longtemps. Le 3<sup>e</sup> bataillon a ses premières victimes à l'entrée de Périgueux, sur la commune d'Antonne, sur ce qui est devenu aujourd'hui la « route du bataillon Violette ». Ne soyons pas trop surpris si c'est lui qui mène les assauts de tête et sera un des premiers à investir Périgueux. Nous y reviendrons mais avant, faisons une rapide connaissance de ceux qui se battent à ses côtés, toujours sous l'autorité de Rac.

*Histoire 1939-1945*

**VIEUGEOT Roger** dit le Lorrain. Né le 15 février 1902 à Épinal, dans les Vosges, il décède le 26 décembre 1966 à Périgueux. Il s'engage dans l'infanterie puis dans l'aviation, spécialisé dans l'observation aérienne. Il est au Maroc à la déclaration de guerre. Officier, il se met en disponibilité de l'armée d'armistice. Il arrive à Saint-Pardoux-la-Rivière, en Dordogne, se voit confier la direction d'une scierie qui embauche beaucoup de jeunes. Sa vie de Résistant l'amène ensuite en Gironde car les Allemands sont sur ses traces. Rac apprend son existence alors qu'il manque terriblement de cadres et Vieugeot le rejoint. Le choix de Rac s'avère pertinent comme pour beaucoup d'autres. Il semble avoir le flair du chien de chasse et comme pour Tallet avec Selvez, l'homme de 14 ans son cadet, se met sous la bannière de Rac qui lui confie la responsabilité de créer le 2<sup>e</sup> bataillon. La tâche n'est pas facile car son « territoire » de recrutement est un peu écrasé, entre les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons. D'un abord rude et difficile, il devient le chef sur qui ses soldats peuvent compter. Il possède les qualités requises pour commander,

pour être obéi, pour être respecté avec un sens de l'honneur développé au plus haut point et saura donc donner une marque particulière à sa formation.

Le 19 août 1944, sous les ordres de Cézard, Vieugeot prend une part capitale à l'investissement de Périgueux avec son fils à ses côtés. Échange de coups de feu au pont de la Beauronne qui fera une victime dans les rangs de la Résistance. C'est lui, et toujours avec son fils, qui prend possession de la mairie comme Philippe Papon du 3<sup>e</sup> bataillon est en train de le faire à la préfecture où se trouve encore le préfet Callard qui lui remet « les clés » de la ville. Les unités F.T.P.F. (francs tireurs et partisans français) arrivent peu après dans une ville déjà occupée par l'A.S. Les « Rac » A.S. (Armée secrète) doivent faire face à une foule en délire *Eux* restent calmes. Ils craignent des débordements. Investi de fait comme l'homme fort de la ville, il est jeune pour faire face mais il le fait avec le flegme d'un vieux routier, la sagesse d'un homme expérimenté. Sacré Rodolphe ! Ce besoin d'agir pour éviter, déjà, des vengeances, il le montre dans une déclaration qu'il fait placarder sur les murs et que personne ne conteste. Elle mérite de passer à la postérité ou tout au moins d'être commentée en classe, comme support à l'étude de l'histoire de la seconde guerre mondiale.

Cet « appel à la population », le voici :

Les troupes de l'A.S. du secteur nord de la Dordogne viennent de libérer votre ville, votre enthousiasme, votre ferveur politique, l'accueil vibrant que vous leur avez fait constitue la meilleure récompense pour chacun de nos combattants.

Mais que votre exaltation compréhensive ne vous fasse pas oublier que le calme et l'ordre sont à présent plus nécessaires que jamais. Méfiez-vous des rumeurs, des faux bruits, des commentaires, généralement peu fondés,

colportés par des personnes qui ne peuvent avoir sur la situation actuelle aucune information sérieuse.

La guerre n'est pas finie. Si la ville est définitivement libérée, un retour offensif des Allemands demeure encore possible. Notre mission demeure de briser toute action ennemie. Les hommes de l'A.S. ont déjà démontré qu'ils connaissent leur devoir.

Le devoir de la population civile est tout aussi clair : que chaque citoyen reste maître de ses nerfs, qu'il soit discipliné et discret.

Nos Hommes, qui se battent depuis des mois, restent vigilants à leur poste de combat, à l'extérieur de la ville. Nos troupes ne sont pas des troupes de parade. Les manifestations d'un caractère politique ne sont pas notre fait. Le moment en semble particulièrement mal choisi.

Un certain nombre de suspects ont été appréhendés, il s'agit là d'une mesure de précaution. Nos services de renseignements, encadrés par des inspecteurs de police et des juristes de métier, ne sont pas des tribunaux révolutionnaires.

Nous entendons assurer la sécurité de la ville dans l'ordre et la légalité. Que chacun d'entre vous nous seconde dans cette tâche, en répondant par une attitude de dignité, de calme et de discipline à cet appel que nous lançons.

Tel est aujourd'hui le devoir patriotique des citoyens de Périgueux.

*Le commandant du secteur Nord de la Dordogne A.S.*

*Signé Rac*

Après la Libération de Périgueux, d'Angoulême, de Cognac, de Saintes, de la pointe de Grave et de l'île d'Oléron, après avoir commandé une Brigade de quelque 3000 hommes et avec quel brio! Après avoir été décoré par de Gaulle lui-même sur le front des troupes, Rac va bientôt ne plus exister. Aucun dossier à son nom dans les différents ministères où, chaque fois, il est reçu par le

planton de service avec une certaine condescendance par les « naphthalinés » qui oublièrent qu'il y eut une guerre où les « barrettes » firent cruellement défaut.

Je vous conseille vivement de lire, à partir de la page 444, la narration faite par Dutheillet de Lamothe de cette fin de guerre dans son livre *Brigade Rac* aux Éditions Fabrègue. Pathétique !

**DUPUY Robert-Pol.** Né le 22 octobre 1903 Lisse (Meuse), il y décède le 8 avril 1973, victime d'un accident de la route. Fils d'un artisan cordonnier, il obtient son certificat d'études à l'âge de 12 ans. C'est d'ailleurs le seul diplôme qu'il possédât jamais. Service militaire en 1923. Sans travail, il s'engage dans l'armée, à Metz. École de Saint-Mexant d'où il sort sous-lieutenant en 1929. Il se fait affecter dans la gendarmerie où il y accomplira sa carrière. Il se trouve à Satory où il commande le peloton blindé de la Garde. L'armistice de 1940 arrive. Dupuy reste dans la gendarmerie avec ce dilemme qui se pose à beaucoup : servir Vichy pour rester fidèle à l'engagement pris (être ce que d'aucuns appelleront des « Vichysto-Résistants ») ou alors rejoindre les dissidents. Il n'aura pas à réfléchir longtemps. Il se décide. Il refuse le commandement de la section de la gendarmerie de Sarlat et s'affilie à l'O.C.M. (Office du Camouflage du Matériel). Lui aussi entre en dissidence. Assigné à résidence en Creuse avant d'y être interné le 4 juin 1944. Réussit à s'échapper avec la complicité d'un garde. Il se réfugie dans le nord de la Dordogne où il retrouve les « déserteurs » de Satory qui viennent de s'évader de la prison militaire de Nontron. Les maquisards manquent toujours de cadres. Dupuy se présente à Rac qui ne laisse pas échapper une aussi belle proie et lui confie l'organisation de ce qui va devenir le 1<sup>er</sup> bataillon de sa brigade. Les pièces se mettent en place.

Après la prise de Périgueux, la campagne des Charentes et le front de l'Atlantique, à Royan, avec le 50<sup>e</sup> R.I., Dupuy laisse son commandement au capitaine Plassard et rejoint la Garde républicaine. Chef d'escadron (commandant) en 1945, affecté à l'état-major de la gendarmerie à Paris, il part pour l'Indochine de janvier 1947 à 1949 puis de 1951 à 1953 avec le grade de lieutenant-colonel. En 1954, il effectue un séjour de trois ans en Algérie au cours duquel il commande la gendarmerie mobile du Constantinois. À son retour, promu colonel en 1955, il retrouve Verdun (Meuse), à la tête de la Légion de la gendarmerie mobile. En 1958, le général de Gaulle l'appelle à ses côtés à l'Élysée, en tant que commandant militaire du palais. Le 1<sup>er</sup> février 1960, il accède au rang de général de brigade de réserve. Lors de son départ, le président lui rend un hommage public. Tel Cincinnatus, il se retire dans son village natal.

Une anecdote : cet homme strict, courageux, direct mais respectueux, aux solides connaissances militaires, n'hésitait pas à prendre un camembert, bien arrosé de préférence, sur le coup des 2 ou 3 heures du matin, lors des réunions des chefs de bataillon résistants, sans que son attention en souffre et son avis restait clair...

**PLASSARD Théophile.** Né le 6 mars 1913 à Berrien, dans le Finistère. Décédé le 21 juin 2003 à Strasbourg. École militaire de Saint-Cyr ; 21 ans à sa sortie, 39/40. Il commande une compagnie de voltigeurs puis une unité antichars. Reste dans l'armée d'armistice jusqu'à sa dissolution en novembre 1942. Lui aussi pourrait être classé dans les « Vichysto-Résistants » selon la dénomination de Jean-Jacques Gillot (historien périgourdin). Toujours est-il que Plassard est au 26<sup>e</sup> R.I., à Périgueux, lors de cette dissolution en novembre 1942. Militaire très traditionnel, il n'est pas l'homme de la

clandestinité et ce n'est qu'en janvier 1943 qu'il adhère à l'O.R.A., mouvement regroupant une majorité de militaires dont le capitaine Christophe pour la Dordogne mais aussi le futur général Zeller, le futur général de Grancey, directeur des Invalides, etc.

Il rejoint la Brigade Rac le 6 juin 1944. Son passé plaide pour le futur. Lui aussi est accueilli les bras ouverts par Rac.

« Encore une bonne recrue » pense Cézard qui voit, avec une légitime fierté, son unité prendre de plus en plus d'ampleur. Plassard est affecté au 1<sup>er</sup> bataillon comme capitaine adjoint au commandant Dupuy, chargé de la formation des jeunes recrues. Le 24 juillet, il participe aux durs combats de Javerlhac, de Puy-de-Fourches, encercle Périgueux, est au siège de Royan et de l'île d'Oléron. Fin 1944, promu commandant. Dans une brigade devenue 50<sup>e</sup> R.I., il remplace Dupuy à la tête de l'unité.

Il reste à l'armée: campagne d'Indochine, du Maroc, d'Algérie où il commande l'École d'officiers de réserve.

Il prend sa retraite avec le grade de colonel.

**LAUTRETTE Georges** dit Ric. Né le 4 février 1913 à Thiviers. Décédé le 18 août 1944, à la veille de la Libération de Périgueux qu'il ne pourra fêter avec son inséparable « Rac » car les deux hommes se sont liés d'une immense amitié qui ne prendra fin qu'avec la mort de Lautrette. Pourtant, tout devait les séparer. Face au calme réfléchi de Rac, Ric lui oppose un tempérament en perpétuel mouvement, souvent en oubliant les règles les plus élémentaires de prudence. Le « Patron » a beau le morigéner, ils n'en restent pas moins inséparables. Le choix de leur pseudonyme n'est pas un hasard mais un astucieux jeu de mots trouvé par les copains qui sont au courant de leur affection.

Lautrette est un mécanicien qui a un garage. Grande

commodité pour se déplacer dans la région. Voilà une nouvelle recrue de choc. Ric deviendra le responsable du parc automobile de la brigade. Il prend des risques insensés. Mais avec lui, c'est « toujours plus loin, toujours plus risqué » malgré les incessants rappels à l'ordre du « Patron ». Il est au volant d'une des deux voitures parties de Thiviers à Bergerac le 23 janvier 1944 pour s'emparer de sœur Marie-Philomène.

C'est au cours d'une mission de récupération de munitions et de matériel qu'il tombe dans une embuscade où, face à une centaine d'ennemis, il ne peut esquiver le moindre geste de défense. La famille ne pourra récupérer le corps qu'une fois la Libération venue.



## Un peu d'histoire sur l'organisation (ou organigramme) de la Résistance

Ce n'est qu'à partir de l'année 1943 que la Résistance va prendre forme. On peut estimer que trois grands réseaux :  
**O.R.A.** (Organisation de Résistance de l'Armée)  
formée en majorité de militaires, soit restés fidèles à Vichy, soit ayant coupé tout liens avec le Maréchal.

**F.T.P.F.** (Francs-Tireurs et Partisans Français d'obédience plutôt communiste).

**A.S.** (Armée Secrète).

D'un point de vue administratif clandestin, la Dordogne est coupée en trois zones en ce qui concerne l'A.S. : Dordogne-Nord dont on a déjà parlé, Dordogne-Centre avec Périgueux et Dordogne-Sud avec Bergerac, dirigée par Loupias. (D1, D2 et D3). Les F.T.P. avaient une



organisation légèrement différente. Elle est partagée en quatre zones: A, B, C, D ayant chacune grossièrement la forme d'un triangle avec un sommet commun à Périgueux, montrant la forte hiérarchisation du système. On peut y ajouter de nombreux réseaux plus ou moins clandestins ou indépendants, sans oublier les réseaux britanniques qui jouèrent un rôle bien plus important que l'on a bien voulu le dire. Les Français, d'ailleurs, furent les premiers à bénéficier de cette aide, tant en matériel qu'en instructeurs.

Les militaires de carrière n'eurent pas une énorme influence en Dordogne sur la fondation des premiers groupes de maquis. Ils agirent surtout à titre ponctuel et en fonction des ordres qu'ils recevaient de leurs chefs de Londres. Ainsi des réseaux Buckmaster du nom du créateur sur les ordres de Churchill lui-même. Laissons-nous porter par la description qu'en ont faite Maureau et Gillot dans leur livre *Résistants en Dordogne* aux Éditions Sud-Ouest.

**BUCKMASTER Maurice** né le 11 janvier 1902, à Ravenhill (Angleterre) et décédé le 17 avril 1992. Colonel du Spécial Opérations Executive créé, dès 1940, par le Premier ministre Winston Churchill, avec pour mission essentielle d'organiser la subversion dans les territoires occupés par les Allemands. À ce titre, Buckmaster fut un agent représentatif de l'importance, souvent minorée, des services secrets britanniques auprès des groupes de Résistance armée.

À Londres, la section française du S.O.E., installée dans un immeuble d'Orchard Court, près d'Oxford Street, est dirigée par Buckmaster. D'abord placée sous le contrôle du ministère britannique de la Guerre économique elle est ensuite rattachée à l'état-major interallié. En 1942, Buckmaster paie de sa personne quand il est parachuté en France et entre directement en contact avec Arnouil. (Chaque agent parachuté avait avec lui une capsule de

cyanure pour le cas où... Essayons de nous mettre à la place de l'agent qui savait où il allait et où il pouvait arriver. Qu'aurions nous fait ? Il repart en Angleterre jusqu'à l'été 1944 et revient pour rencontrer les membres du réseau Nestor en R5. Par son activité, il sera à l'origine du parachutage de plus de 300 officiers venus encadrer la Résistance intérieure française. Il ne crée pas moins de 45 réseaux et met au point 600 opérations de parachutage. Mission principale : préparer le jour « J ». Les officiers de la section F étaient recrutés parmi des britanniques ayant une bonne connaissance de la France et parmi des français. Mais le général de Gaulle ne vit jamais d'un bon œil cette structure qui échappait à son contrôle et risquait de supplanter ses propres services, le Bureau central de renseignements et d'action (B.C.R.A.), commandé, depuis Londres, par le « colonel Passy » (André Dewavrin).

Histoire 1939-1945

En 1950, Buckmaster joue son propre rôle dans un film de Herbert Wilcox, *Odette, agent secret S23*. Deux ans plus tard, il publie une partie de ses mémoires, *Specially employed*, qu'il complète en 1958 par un nouveau titre, *They Fought Alone*. Officier de la légion d'honneur. Croix de guerre 1939-1945. Médaille de la Résistance.

Il serait également injuste de ne pas mettre en exergue le capitaine **Christophe RAOUL** dit Krikri, lieutenant d'active. Il est né le 12 septembre 1906 à Château-l'Évêque, en Dordogne, et décédé le 5 juin 1990 à Sarlat. Après de La Bardonnie (dont son activité mériterait, elle aussi, un développement : c'est chez lui que de Gaulle fit sa toute première visite lors de sa venue en Périgord), Krikri est l'un des pionniers de la Résistance. Il agit énormément en faveur de la bonne entente entre les différentes tendances, parfois agressives, plus souvent antagonistes comme avec les F.T.P.F., parfois consensuelles comme avec l'A.S. Il est

partout à la fois, en Dordogne-Nord avec Serre, Cézard, Boucharel, Lautrette, de l'A.S., mais aussi Blanchou et Maloubier des F.T.P.F. et sans compter cet officier permanent des services secrets américains implanté à la Coquille, en Dordogne-Centre, comme Diéner et Rizza de l'O.R.A. ou Deschamps et Labadie de l'A.S., de Châteaureynaud des F.T.P., en Dordogne-Sud avec Loupias, Adeline ou Dauta de l'A.S.

Il met en fonction divers réseaux de renseignements et de nombreuses filières d'évasion. Il est le stratège, responsable tactique de ce qui devint l'affaire des milliards de Neuvic situé entre Périgueux et Bordeaux. Son éternel sourire lui attire de suite la sympathie de tous ceux qu'il est amené à rencontrer et ils sont nombreux.

L'importance de son rôle même au niveau national se retrouve dans cette réunion secrète de l'O.R.A. qui dura une semaine pendant laquelle les participants nationaux ne sortirent pas de l'hôtel qui les hébergeait à Thenon, à mi-chemin entre Périgueux et Brive. Il a laissé une narration très précise de ce « stage » auquel participèrent six agents civils ou militaires comme le futur général putschiste Zeller, le colonel de Grancey, le colonel Pfister... La réunion fut tellement bien tenue secrète que même les agents de l'A.S. l'ignorèrent durant la guerre et ce n'est que ces dernières années qu'ils finirent par l'admettre. Krikri en laissa, pour l'histoire, un récit très détaillé.

Une question s'est parfois posée: « Quand peut-on considérer que se termine la Résistance ? » Christophe y apporte une réponse qui mérite d'être méditée. Il écrit en effet: « 6 juin 1944, insurrection armée, fin de la Résistance ». Il est affecté au 50<sup>e</sup> R.I. avec lequel il connaît la joie de la victoire.

Après guerre, il reste dans l'armée pour y faire carrière.

Maureau et Gillot qui ont étudié des archives ignorées le qualifient ainsi: « Il a l'âme d'un agent secret qui aimerait opérer au grand jour ».

En tout état de cause, il mérite beaucoup mieux que l'oubli, même chez des historiens, dans lequel il est tombé.

Après quelques figures des groupes A.S. et O.R.A., voyons quelques quelques figures F.T.P.F.

*Histoire 1939-1945*

**COUSTELLIER René, Baptistin, Marius**, dit Soleil, pseudonyme sous lequel on le désigne encore de nos jours et sous lequel il s'est illustré durant la Résistance. Il est né le 2 avril 1920 à Port-Saint-Louis-du-Rhône et manifeste encore aujourd'hui une vigueur peu en rapport avec son âge. L'homme est toujours prêt à bondir et sa voix, toujours aussi puissante, chante du Pagnol. Ses occupations de retraité ? Écrire, encore et toujours pour plaider sa vérité. N'essayons pas de le convaincre. Il y a aussi du Don Quichotte tout d'une pièce. Prenons cet homme tel qu'il est, authentique Résistant, baroudeur impénitent, grande gueule sans vulgarité. Il est, et le restera jusqu'à sa mort, le « commandant du 4<sup>e</sup> régiment F.T.P.F. » formé des 5<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> bataillons F.T.P.F.

Ancien adhérent aux « Jeunesses communistes », à partir de 1936, il montre sa détermination et sa fidélité à sa propre personne en s'éloignant du P.C. après les « procès de Moscou ». La guerre ne modifie en rien son comportement et, s'il est communiste, il n'en est pas moins homme. Homme de conviction avant tout.

Un tel homme ne peut passer longtemps inaperçu. Il quitte alors sa Camargue natale et arrive en Périgord le 29 mai 1943. Il rejoint les F.T.P. le 8 juin 1944 après avoir baroudé avec les groupes de l'A.S. de ce Périgord noir

qu'il va très vite apprivoiser. Il combat alors au grand jour sur le front de La Rochelle aux côtés de son ami idéologique Ricco (voir ci-dessous).

Après guerre, il a quelques problèmes avec la justice comme en aura son ami Ricco. (Il fut accusé d'exactions, mais après guerre, dans des départements où il n'avait pas mis les pieds!) Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches et les couards n'eurent pas d'ennuis.

La sortie de son livre *Le groupe Soleil dans la Résistance* crée quelques remous dans le camp communiste représenté à l'A.N.A.C.R. ce qui est, et encore, du vaudeville du meilleur aloi.

Les rangs s'éclaircissent. Les survivants n'oublient pas et la passion reste toujours aussi vivace. Qui a raison? Aux historiens d'essayer d'y voir plus clair le moment venu.

**RICCO Angelo** né le 25 janvier 1912 à La Spezia (Italie). Pour fuir le régime fasciste de Mussolini, son père, ouvrier maçon vient se réfugier, dans les années 1930, dans le Midi de la France. Pour le fils, la vie va être dure. Sans travail, pour survivre, il va faire de «petits boulots», couchant parfois à la belle (?) étoile. Sa solitude morale est difficilement supportable d'autant plus qu'il n'est pas d'une robustesse à toute épreuve. Il croit trouver le salut dans l'embauche comme manœuvre. Il y rencontre l'enfer. Le travail qui lui est demandé est au-dessus de ses forces et digne des futurs camps de concentration. Il lui arrivait de se traîner, à bout de souffrance, sur les genoux, des sacs dont le poids dépassait ce que ses muscles ne pouvaient accomplir. C'est Mathausen avant l'heure. En 1940, cet immigré en situation irrégulière doit rejoindre un groupement de travailleurs étrangers (G.T.E.), à Gréasque, près

de Marseille, où il est affecté à une mine de charbon. Le travail demandé n'est guère différent, tout au moins du point physique, du G.T.E.

Le hasard lui fait rencontrer un autre émigré, lui, de nationalité espagnole, formé aux brigades internationales, Emilio Alvarez-Canossa (voir plus loin). Ils se lient d'amitié et ne se quitteront plus. Ils partent du G.T.E., gagnent la clandestinité. En 1943, alors qu'ils ont rejoint la F.T.P.-M.O.I. (Main-d'œuvre immigrée), l'organisation les envoie en Dordogne, à peu près sur le secteur contrôlé par l'A.S. de Rac. Un hasard ?

L'expérience de Ricco va vite lui faire gravir la hiérarchie à partir du bataillon « Stalingrad » formé à Clairvivre. (voir plus loin) avant de devenir le 1<sup>er</sup> bataillon F.T.P. de Dordogne-Nord. Du 27 octobre 1943 au 25 février 1944, de « simple soldat », il se retrouve à commander le 1<sup>er</sup> Régiment de Dordogne-Nord et, après avoir libéré Angoulême au côté de Rac et de Coustellier, il dirige son Régiment sur La Rochelle. Il sera démobilisé le 15 janvier 1945.

Ricco est un expert en explosif. Ses talents vont servir. Le barrage de Tuilières, centrale électrique près de Bergerac reçoit sa visite. Son absence au Pont-Lasveyras s'expliquerait par une mission qui est confiée : faire « sauter » une luxueuse villa qui sert de bordel aux officiers allemands. Là aussi, mission accomplie.

Après guerre, il est poursuivi, lui, le « sans culotte » par la justice du pays qu'il est venu défendre, du Guesclin des temps modernes, sans autres formes de procès, au simple nom de la Liberté qu'il défend, après une jeunesse qui le vit souffrir plus que de raison. Condamné par l'oligarchie qui a vite repris les rênes du pouvoir, il doit se cacher chez des amis de lutte pour éviter la prison. Un comble !

Il réussit à quitter la France après ces années de vie clandestine et part comme il était venu, dans la solitude

du nomade en, 1950. Honnête jusqu'au bout des ongles, il se fit prêter de l'argent qu'il n'oublia pas de rembourser. L'envoi venait d'Italie. Qui a dit que les Résistants s'étaient enrichis ?

« Merveilleux Ricco » comme se plaît à dire René Coustellier.

**MEYZE Henri** dit Germain. Né le 1<sup>er</sup> juillet 1907 à Sarrazac et décédé le 2 juin 1989 à Sarlande, deux petites communes de ce nord Dordogne où la Résistance fut particulièrement active. Antifasciste convaincu, il ne renia jamais son engagement et sa foi au sein du parti communiste.

Le 16 juin 1943, il entre dans les F.T.P. et, en accord avec Ricco auprès duquel il combatta jusqu'aux plages atlantiques, il va être chargé du recrutement alors que les F.T.P. ont un temps de retard sur l'A.S. Le groupe est commandé par le lieutenant José Gonzalvo-Uson dit Pierre ou Petit Pierre, qui n'ayant pas oublié son Espagne natale et plus particulièrement Saragosse toujours en lutte avec le pouvoir franquiste, décidera de regagner l'Espagne le 1<sup>er</sup> août 1944 et de poursuivre sa lutte au sein de la 471<sup>e</sup> brigade espagnole. Le trio n'aura cessé de harceler l'ennemi afin qu'il ne se sente nulle part en sécurité. La ligne de chemin de fer Périgueux-Limoges était une cible favorite des clandestins et les coups de main quasi-journaliers.

Revenons à Meyze. Son groupe se renforce par l'arrivée de Emilio Alvarez-Canossa dit Pinocho et non Pinochio comme souvent orthographié. Le 1<sup>er</sup> mai, Germain est adjoint militaire au 2<sup>e</sup> bataillon F.T.P. du 1<sup>er</sup> régiment de Dordogne-Nord que commande Ricco. Le 20 juillet, il est adjoint aux effectifs (poste très important dans la hiérarchie militaire communiste car c'est en fait un commissaire politique).

Capitaine F.F.I. (Force Française de l'Intérieur) le 15 septembre. En novembre le 1<sup>er</sup> régiment intègre la brigade Demorny sur le front de La Rochelle. Le 1<sup>er</sup> décembre, la brigade forme le 108<sup>e</sup> R.I. et Meyze est affecté au service social avant de se trouver sur le front de La Rochelle.

La guerre finie, Meyze retrouve sa commune natale et reprend ses activités professionnelles. Il reste un actif militant communiste. Son fils poursuit le combat idéologique et s'efforce de poursuivre le devoir de mémoire à travers les archives qu'il possède.

*Histoire 1939-1945*

**PÉRON Yves** dit Caillou. Né le 2 août 1914 à Plounérin dans les Côtes du Nord. Décédé le 6 juin 1977. Personnage complexe qui est parfois difficile à saisir à travers ses parcours politiques et résistants où la légende vient s'immiscer dans l'Histoire. Dès 1931, il adhère aux Jeunesses communistes et ne tarde pas à s'imposer dans la hiérarchie. Il accomplit son service militaire, il est mobilisé le 29 août 1939 à la compagnie 120-1 du génie en Alsace. Son combat commence, surtout son combat politique. Il mène une activité qu'il qualifiera d'antimilitariste durant la drôle de guerre. Il est même emprisonné pour son action antinationale à la prison de la Santé.

Lors de la débâcle, il est envoyé au camp de Gurs, dans les Basses-Pyrénées, qui regroupe, à ses débuts, des combattants de l'armée espagnole avant de devenir un centre d'internement pour tout opposant au régime de Vichy et sera élargi aux Juifs qu'il dirigera, à la demande de l'ennemi, sur les camps de concentration.

Ainsi, Yves Péron passera par plusieurs centres de détention sans que l'on en connaisse toujours la raison. Il sera incarcéré tour à tour, outre Gurs, à Périgueux, Agen, Eysses à Villeneuve-sur-Lot, à Nontron sous un régime



de semi-liberté et enfin à Mauzac, près de Bergerac. Admis à l'hôpital de cette dernière ville, le 2 mai 1944, il s'en évade, avec quelques autres « malades », dans la nuit du 10 au 11 juin. Il est recueilli par un groupe de maquisards de Pombonne qui le dirige vers le groupe F.T.P. « Soleil » où son rôle est essentiellement politique, un rôle de commissaire politique que le P.C. installe dans toutes ses formations et que l'on retrouvera dans les guerres coloniales, le Vietnam ou l'Algérie, par exemple.

Cette promotion ultra-rapide lui permettra de franchir d'autres échelons tout aussi rapidement : De sapeur de 2<sup>e</sup> classe, il devient lieutenant puis directement lieutenant-colonel sans avoir pris part aux combats de la Libération et ne semble pas avoir commandé d'unités au feu face aux nazis ou aux miliciens, Français passés volontairement dans les rangs allemands. Il ne quittera guère Périgueux après sa Libération, y poursuivant ses menées politiques. C'est lui qui présidera le Conseil de Guerre qui condamnera à mort le contre-amiral Platon, un féal de Vichy. Ironie de l'histoire, Platon et Péron (décédé le 6 juin 1977, à Bordeaux) sont enterrés dans le même petit cimetière de Pujols-sur-Dordogne, en Gironde.

Plus apte à l'action politique qu'à la commandement militaire, il devient un responsable important au sein du P.C., là-aussi franchissant les échelons comme des sportifs peuvent franchir des obstacles sur les stades ou les champs de courses. Il s'impose vite comme le « patron » de la Dordogne. Élu député communiste à plusieurs reprises, il s'impose face à un jeune « loup » qui finira par avoir le dernier mot : Yves Guéna, jeune Breton « parachuté » en Périgord pour faire de ce département une terre gaulliste. Après des batailles épiques, ce dernier, peut-être, aussi, au bénéfice de l'âge, finira par s'implanter et devenir le porte parole des inféodés au général.

Même avec l'aide de Dutard et de Ranoux (voir ce dernier), il ne pourra empêcher son parti de connaître, scrutin après scrutin, la descente aux enfers de ce qui fut le premier parti de France au lendemain de la victoire.

**RANOUX Roger**, Jules dit Hercule. Né le 26 octobre 1921 à La Villedieu, près de Terrasson, en Dordogne. Une famille de Résistants avec ses deux frères, Guy dit Mickey et Paul Antoine dit Apollon. Une famille de « costauds ». Pour s'en convaincre, il suffit de regarder une photo d'époque et elles sont nombreuses. Si l'action militaire de Péron est plus mince que papier à cigarette, ce n'est pas le cas pour Roger qui fut un maquisard-combattant au moins jusqu'à la Libération de Périgueux. Après, le politique prit le dessus. Nous allons le voir.

Jeunesse sans histoire. Quelques petits boulots après son certificat d'études. Octobre 1942, c'est l'appel pour les Chantiers de Jeunesse pour Saint-Pé-de-Bigorre dans les Hautes-Pyrénées. Il se soumet et travaille comme ouvrier-maçon. À son retour, il trouve un emploi à la minoterie Hamelin, au Lardin, entre Périgueux et Brive, à deux pas de la Corrèze qu'il connaît bien. Ce membre des Jeunesses communistes dès l'âge de 15 ans va dire, à l'occasion de la signature du pacte germano-soviétique : « Oui, ce fut douloureux, très douloureux ». Il y eut beaucoup de camarades qui n'en souffrirent pas. Hercule reste fidèle à la ligne du parti. Il dira : « Les F.T.P. seront des groupes de combat. Mais là aussi, le débat fut âpre sur l'opportunité de combattre ou non, sur les conséquences pour les otages. L'Histoire y reviendra ».

Puis c'est l'appel pour le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) au bénéfice de la machine de guerre allemande. L'Allemand n'y avait pas pensé : le S.T.O. va être un

formidable pourvoyeur de jeunes qui préfèrent se cacher en France plutôt que partir pour l'Allemagne. Ces jeunes affluent. Il faut les accueillir. Ce n'est point chose aisée. Nous en avons un exemple avec la narration de l'abominable massacre du Pont-Lasveyras. Ranoux en est également un exemple : convoqué pour partir, il gagne la clandestinité au début de l'été 1943, il se retrouve près de Gimel, en Corrèze, célèbre pour ses cascades qu'il n'a point le loisir d'admirer. Il intègre une formation dans laquelle il prend vite des responsabilités et mène une action continue. Vite repéré, il gagne d'autres cieux qui, l'espère-t-il, lui seront plus cléments. Il rejoint alors son Périgord natal, Périgord-Noir qu'il connaît bien, en décembre 1943.

Dans l'organigramme mis en place par André Bonnetot, il se voit confier le commandement du détachement Lucien-Sampaix et, avec Pierre Michaud, il va mener des actions de guérilla et de sabotages, principalement dans le secteur Montignac-Terrasson.

Il entre dans Périgueux libéré après des échanges de coups de feu au niveau de la gare et du pont de la Beauronne qui font deux victimes. Il défile dans la ville le 6 mai 1945 avec le grade de capitaine à la tête d'une compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon aux ordres du lieutenant-colonel Despain, ancien chef de maquis de l'Indre, lui-même aux ordres du colonel Demonet dit « Chabert » qui commande le 134<sup>e</sup> R.I.

Il est démobilisé à Metz à l'automne 1945 et entre dans l'histoire sous le nom du Colonel Hercule, son grade de F.F.I. Il garde des relations privilégiées avec tous ceux du maquis et particulièrement avec Yves Guéna lors de l'arrivée de celui-ci en Dordogne malgré des étiquettes politiques différentes. D'ailleurs, lorsque Guéna lui remet la Légion d'Honneur dans une salle transformée en sauna par la nombreuse assemblée, il s'entendit dire par le député-maire, prononçant son éloge : « Nous nous sommes souvent

retrouvés et même quelques fois dans les urnes». Ce Gaullisme pur et dur prit souvent le pas sur les tendances politiques. Ne pas oublier que le combat commun peut supplanter bien des différences d'opinion. Frères d'Armes.

Maire de sa commune d'accueil à Montrem-Montanceix, (commune près de Périgueux, sur la route de Bordeaux) de 1965 à 1983. Infatigable animateur de l'A.N.A.C.R. Dordogne.

*Histoire 1939-1945*

Bien sûr, beaucoup d'autres auraient mérité d'être retenus tel Camille Bedin, député socialiste de la Dordogne lors du Front populaire, déporté, seul parlementaire à avoir eu le courage de ne pas voter les pleins pouvoirs à Pétain, tel l'humaniste Raymond Boucharel, figure emblématique du Nontronnais qui disait : « Ce qui est atrocement douloureux quand on est un chef, c'est de ne pas toujours pouvoir empêcher les arrestations sommaires, les exécutions. J'étais un chef, pas un assassin. Je me suis senti responsable et c'est pourquoi je me suis un peu éloigné », tel l'historien de la Brigade Alfred Dutheillet de Lamothe, proche de René Tallet, un de ceux de la première heure, tel le « colonial » Raoul Audrerie, initiateur du Pont-Lasveyras ou Charles Sarlandie, Fernand Devaud maire de Savignac-Lédrier et bien d'autres qui auraient mérité figurer parmi les lauréats. Je sais que tout choix est arbitraire. Je leur demande d'avoir la gentillesse de m'en excuser. Je les en remercie.

Pour plus de détails, consulter l'ouvrage *Résistants du Périgord* de Michel Maureau et Jean-Jacques Gillot aux Éditions Sud-Ouest.



## La généalogie de l'horreur

Fallait-il consacrer un paragraphe particulier aux auteurs de la barbarie au risque de les mettre en exergue? La question mérite d'être posée. Fallait-il au contraire les occulter afin que la chape de l'oubli les renvoie dans un néant d'où ils n'auraient jamais dû naître? La question mérite également d'être posée. Ce peut être l'objet de débat. En ce qui me concerne, j'ai fait le choix puisque j'énumère les principaux. Je sens comme un besoin (un devoir?) de laisser leur nom à la postérité pour montrer comment un homme, en apparence tout à fait banal au début de sa vie, peut devenir une bête immonde. En voici donc quelques-uns :

**MEIER August.** Ce lieutenant-colonel, né le 8 octobre 1900 à Mayence, est le fils d'un commissaire de police. Il entre dans les S.S. en 1933. Il arrive à Limoges en juin 1943 où il sévira jusqu'à l'été 1944. Rien ne semble le prédestiner à jouer ce rôle de bourreau dont il fera sa première nature. Les tortures avaient lieu en général dans une villa de Limoges, au carrefour de l'impasse Tivoli et du cours Gay-Lussac.

Tous les crimes commis durant cette période relèvent de sa responsabilité. Bien que ne parlant pas Français, il était d'une « remarquable efficacité ».

Il a de lui-même mis fin à ses jours en se suicidant le 13 mai 1960 dans sa cellule à la prison de Bayreuth.

**BARTELS Erich.** Capitaine, il est né dans ce qu'il est convenu d'appeler une bonne famille le 2 mars 1908 à Weende d'un père instituteur. Lui-même fait de solides études. Il débute dans la carrière d'enseignant, fait une thèse de philosophie, étudie les langues modernes, l'histoire, la psychologie, admis au concours d'enseignement en école supérieure

en 1934, examen de doctorat en 1937. On peut penser qu'une belle carrière s'ouvre devant lui. Hélas ! « Trahi » en quelque sorte par cette réussite intellectuelle, il se convertit au nazisme et entre dans les S.S. le 30 juin 1933. Il arrive à Limoges le 10 juin 1943. Il peut alors mettre son intelligence au service du mal et traquer sans merci tout ce qui n'est pas de la race pure... Et pourtant... Bruno Kartheuser (*La France occupée*, tome 2, Éditions Krautgarten) cite un rapport qui lui attribue « un caractère bienveillant, ouvert, serviable et volontaire ». Heureusement !...

Histoire 1939-1945

Il n'en fut pas moins le meneur de toutes les opérations dirigées contre le maquis dans la région de Limoges. L'individu maîtrise parfaitement le français, ce qui lui facilite bougrement son rôle. Dès lors, ne soyons pas surpris si des survivants du Pont Lasveyras racontent que lors de l'attaque, ils avaient entendu parler Français...

Date et lieu de décès me sont inconnus.

**OHLENBERG René.** Alsacien de naissance. Mais laissons à nouveau la parole à Bruno Kartheuser : « On attribue au trio Ohl (Ohlenberg), Meyer et Schmitt les pires tortures. René Ohl était né vers 1910 près de Strasbourg. Il était membre de la S.S. et fut muté en juillet 1943 au Kds de Limoges. Il était grand et fort. Lorsqu'il torturait il y mettait toute sa force. On l'avait surnommé *le tueur*. »

**ULBING Richard.** Il est né le 21 mars 1897 en Autriche de père avocat. Première guerre mondiale dans l'armée autrichienne. Comme Bartels, il fait de solides études et comme lui, son érudition aurait pu lui ouvrir les yeux avant qu'il ne plonge dans le crime. En effet, il s'inscrit à la faculté de droit d'Innsbruck où il obtient un diplôme de docteur en droit en 1922. En 1923, il entre à la direction de la police à Vienne et grossit les rangs de la S.S. en 1934. Capitaine S.S.

en 1939, il semble avoir eu peu d'avancement. Il n'empêche que Heydrich le prend dans son service et lui confie un rôle important au sein de la gestapo. Il est décrit ainsi dans un document de fin de guerre: « Dans son contact avec les Français, il était très affable, courtois. Il parlait très bien notre langue, était très cultivé et s'intéressait à l'art et à la musique. Sa propriété en Autriche était voisine de celle de Franz Lehár, dont il était un grand ami. Il était le juriste de la police allemande. Il examinait les dossiers avant de les présenter au colonel. Il remplaçait celui-ci en cas d'absence et avait tout pouvoir de décision. Dans toute décision, il semblait craintif et prudent. Il n'était pas un soldat, était d'une extrême myopie et ne paraissait pas savoir se servir d'une arme. Quel fut son rôle exact? C'est très difficile à dire, car il maîtrisait apparemment toute la technique policière. »

Stop! Si l'on ne veut pas lire qu'il fut enrôlé de force dans les S.S. et que le seul hasard l'amena au service de la gestapo et de nous y compris...

**HAMBRECHT Michaël.** Il est né le 13 août 1890 en Allemagne à Kocherstetten et arrive à Limoges dès avril 1943 puis à Périgueux en juin de la même année, en tant que responsable de l'antenne de Périgueux qui dépendait de Limoges comme l'ensemble des services officiels Périgourdins.

Il est décrit ainsi: gros, un visage rond et bleuâtre, une démarche de canard. Habitué des bars de la préfecture, il est un noctambule. Rarement à jeun, il entrait dans des colères monstres à la moindre occasion, parfois pour des choses futiles, et donnait l'impression de ne plus se maîtriser. Bruno Kartheuser écrit à son sujet: « Les plus grands crimes commis par le S.D. (service de sécurité) à Périgueux et aux environs relèvent de son initiative personnelle. »

Pour mettre une dernière touche à cette belle figure de la «race pure», à ce digne modèle du «poing tendu», il serait dommage de ne pas préciser qu'il devint, dans les semaines précédant le débarquement, un proche de Villaplana, l'homme le plus détesté de la Résistance à laquelle il échappa, souvent par miracle.

**MEYER Joseph.** Ce natif de Moselle, à Angevillers, le 19 avril 1907, n'avait sans doute rien pour devenir l'ange que l'on était en droit d'espérer de quelqu'un qui fréquente, dans sa jeunesse, le séminaire de Metz et s'intéresse à l'étude des langues. Il pratique également la boxe qui, dans sa «carrière humanitaire», lui sera beaucoup plus utile!

Mais laissons à nouveau la parole à Kartheuser, spécialiste des biographies des bourreaux. Il se maria en 1937. Il participa à la guerre de 1939-1940 sous uniforme français. En 1941, il intégra la S.S. à Strasbourg. Il arriva fin 1942 au Kds de Limoges où il se fit une sinistre réputation sous le nom de «Barry Meyer». Il était réputé particulièrement cruel. Sa brutalité lui valut une fois un avertissement disciplinaire (sic) de la part du général Ottenbacher. La plupart des plaintes de personnes détenues à la prison de Limoges concernèrent les méthodes d'interrogatoire de Joseph Meyer. Il fut un temps le chef-adjoint de l'antenne succursale de Périgueux dirigée par Michél Hambrecht.»

Belle carrière réussie pour un ancien séminariste qui mourut tout bêtement et sans gloire dans son lit le 13 janvier 1949 à Reutlingen des suites d'une tuberculose.



Le lecteur curieux, désireux d'en savoir plus sur la généalogie de l'horreur, devra lire le tome 4 des *Pendaisons de Tulle*, de Bruno Kartheuser qui consacre une soixantaine de pages au «cas August Meier».